

La lettre drague ce que le dit vague

*« Lorsque l'écriture qui consiste à faire couler d'une plume un liquide sur une feuille de papier blanc, a pris la signification symbolique du coït ou lorsque la marche est devenue le substitut du piétinement du corps de la terre mère, écriture et marche sont toutes deux abandonnées, parce qu'elles reviendraient à exécuter l'acte sexuel interdit » Freud dans *Inhibition, symptôme, angoisse*.*

Le virtuel de la lettre n'est pas l'être virtuel

Dans mon texte *Capture d'écran, fiction à cran* en 2016, j'ai tenté d'expliquer ce qui coïncidait dans l'abord du virtuel du langage. Le dit virtuel notamment celui des jeux vidéos concentre des idées reçues que j'appelle le virtualisme au détriment du virtuel du langage.

Des jeunes adultes accrochés à leur écran pendant des heures suscitent l'angoisse chez leur proches et la curiosité de la médecine (création en 2018 d'une catégorie Troubles lié à l'usage des Jeux vidéo ou gaming disorder dans les classifications internationales de médecine)

Le temps et l'espace dans ces jeux vidéos semblent sans limite. Une partie de jeu se poursuit alors même que le joueur cesse d'y participer. Il est immergé dans des mondes qui s'étendent à l'infini. Les perceptions visuelles, tactiles, auditives sont surstimulées. L'ensemble donne l'impression d'un autre monde où tout est possible.

J'avais formulé cette hypothèse: l'échange de la parole à travers cet artifice technologique donne l'impression d'un continu sans supposer aucune discontinuité. Pour autant ça parle tout le temps dans ces jeux. Quand bien même les joueurs revêtent leur avatar, une interlocution entre deux sujets est à l'œuvre.

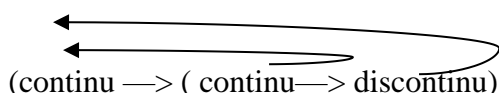
Dans la parole, il n'y a qu'un seul Je et chacun se saisit de la fonction de la parole à tour de rôle. Ce rapport d'échange met en œuvre un temps moebien et qui met chacun de plein pied avec l'autre.

C'est la figure du huit intérieur. La ligne représente le flux de la signifiante S1 continu. Le point de

contournement de la ligne sur elle-même marque une discontinuité, du discret alors même que ce contournement n'est qu'artefact du dessin et révélant ainsi la mise en continuité du discret et du continu dans la parole. Le discret fait obstacle au flux et un signifiant binaire S2 émerge, lui-même en continuité avec le flux S1 et pas sans une dérivation.

En paire ordonnée cela donne (continu → (continu→ discontinu)

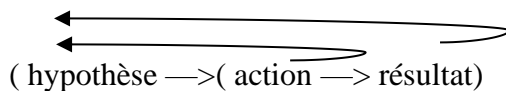
et le discontinu s'appuie par rétrogrédience sur le continu du flux de la signifiante S1



De l'hypothétique est à l'œuvre dans cette écriture d'où se fonde le *virtuel* du langage et où de la pulsion de mort est bien mise en jeu. Sinon le versant prédicatif du virtuel peut prendre le pas et c'est la mort avec laquelle on joue.

La virtualisme rompt toute articulation possible du conséquent à l'antécédent

Ce qui s'écrit (continu → discontinu) ou (action → résultat) et non plus



C'est de l'ordre de l'ontologie, de l'être virtuel où le sujet se rapporte à un tiers virtualisé, une sorte d'Autre matérialisé. Pour le coup, il y aurait un Autre de l'Autre. Ma lecture de ce symptôme est que le patient nous interroge sur la fonction de la tierce personne et de ses rapports dans l'interlocution de parole ? Les enfants les premiers. Ils ne prennent pas à la lettre (car c'est d'elle dont il est question) cet Autre virtualisé et bien souvent ils ont déjà des éléments de réponse du côté de la traduction. Souvent les enfants que je rencontre ne peuvent pas jouer aux jeux vidéos payants comme Fortnite, faute d'argent. Frustrés, ils n'arrêtent pas d'en parler et ils font du « Let's play! » : Ils visionnent sur You tube les parties des meilleurs joueurs adultes. Leurs champions sont de véritables vedettes. Chacune de leur partie est devenue un jeu d'acteur fait d'humour, de dextérité et de suspens... concurrence oblige.

Traduire, interpréter, c'est déjà mettre en scène une écriture, laisser opérer un lettrage.

A la surface d'une ligne

« Il n'y a de droite que d'écriture, d'arpentage que du ciel ».

Lacan dans Avis au lecteur japonais, Autres Ecrits

Dès que j'affirme qu'un mouvement traverse la figure en huit intérieur, il n'y a plus seulement un trait mais un flux S1 et dans la continuité, il n'y a pas seulement un point de contournement mais une dérive.

Dans *Emergence des fonctions subjectives en symptômes* (p 224), René Lew représente le flux S1 comme un fleuve qui coule vers l'amont.

« En particulier le linéaire du flux s'écoule entre deux rives qui en contraignent le lit depuis des frayages antérieurs. L'espace entre ces deux rives est déjà un champ de dimension 2. Ce champ donne à la fois l'espace du flux (l'espace d'écoulement du temps) et la configuration qu'il prend, ce flux, à s'avérer contraint par l'histoire de cette détermination (c'est à dire les frayages antérieurs) et donc ce qu'elle a creusé (inscrit) comme déterminants (autrement dit les rives). Cet entre deux rives implique déjà tout flux comme littoral. »

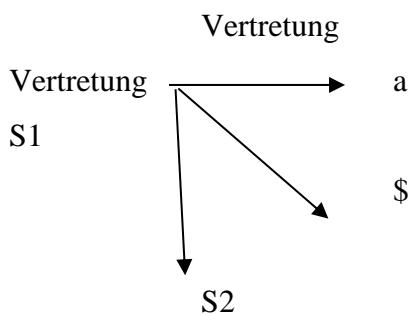
La figure du huit intérieur ne suffit plus et René Lew nous propose celle de l'attracteur étrange. Elle réussit à figurer la fonction de la parole et le champ du langage, c'est à dire le rapport littoral entre l'interlocution et la fonction de tierce personne de la parole par le passage de la ligne à la surface. Le flux peut aussi être considéré comme discret, discontinu lors de l'émergence des signifiants S2 dans l'entre deux rives. L'émergence fait passage alors même qu'il y a un obstacle. Là se situe en soubassement la lettre. L'obstacle doit être considéré plutôt comme une instance. Chaque obstacle s'appuie sur une lettre caractère et leur articulation assure la littoralité de la lettre.

Le vide rencontre le vide. S1 se recoupe lui-même sur le schéma d'attracteur étrange, point de recoupement qui jusque-là signifiait l'émergence d'un signifiant S2. D'une ligne de dimension 1 on obtient de la surface de dimension 2 en passant par de la dimension 4. Je ne reprends pas toutes les étapes de la démonstration de René Lew dans son texte « *Pourquoi dit-on qu'une surface à deux dimensions?* » mais seulement à partir de la difficulté à imaginer la fonction de la parole. Pour toute fonction ($f: x \rightarrow y$) dans un plan, chaque point du plan est représenté par deux points x_1 et x_2 et que son image (au sens mathématique) requiert deux autres points y_1 et y_2 . Le couple du point et de son image est représenté par quatre nombres et un point du graphe est un point d'un espace à quatre dimensions. D'où la difficulté à se représenter une surface dans un espace de dimension 4, celui de la parole. La figure du huit intérieur aide ainsi que l'axiome « sachant que les coordonnées cartésiennes sont un ensemble de nombres réels qui définissent un point d'un espace, deux nombres

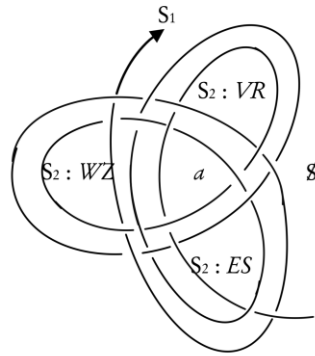
suffisent pour définir un plan, d'où la dimension 2 donnée à une surface, certaines [comme la parole] nécessitant un plongement en dimension 4 pour éviter les autotraversées. »

Un autre abord pour s'imaginer cette fonction entre ligne et surface, c'est à partir du carré modal et des deux significations qu'on peut donner au mot allemand Vertretung. (*René Lew, Émergence des fonctions subjectives en symptômes, p.230*). Soit la Vertretung comme le dit Frege, c'est la transcription de la fonction en objets, en l'occurrence 3 objets pour la psychanalyse, a, \$, S2 inscrits dans le carré modal. Soit la Vertretung signifie marcher (treten) c'est à dire un passage où elle est elle-même représentance.

Ce qu'il schématise



Or dans un carré, le produit d'un côté du carré par lui-même $s1 * S1$ ou $(S1)^2$ (autrement dit le produit du vide par lui-même) permet de passer à de la quadricité et de se représenter le passage à la surface. La signifiante est à la fois un flux linéaire et s'organise en surfaces désignées a et \$. L'ensemble en mouvement peut se représenter à l'aide de l'attracteur étrange de Lorenz.



La parole c'est mû 無 (le vide en japonais), elle se meut par vagues successives qui échouent sur le rivage. Une à une, les vagues ne réussissent qu'à laisser en creux leur frayage, véritable sédiment du rivage. La lettre se lit et fait le lit de ces frayages. Elle n'existe qu'après coup c'est à dire à mesure même que ces frayages s'effacent et d'où émergent des signifiants. La lettre existe de ce que ces frayages s'effacent en la produisant.

Dans *Lituraterre*, Lacan refuse l'idée admise que « les épaves du signifiant courent sur le fleuve des signifiés » car le fleuve coule vers l'amont où la lettre drague ce que le dit vague.

Une rature d'aucune trace qui ne soit d'avant

Freud faisait déjà référence au caractère chinois pour parler de la lettre. Dans la *Traumdeutung* (*GW II/III p 358*), il illustre la *Darstellbarkeit* (conditions de la mise en scène) avec l'écriture chinoise, « ceux-ci (les symboles du rêve) ont souvent des significations multiples, si bien que, comme dans l'écriture chinoise, seul le contexte rend possible, dans chaque cas, l'appréhension correcte ».

Lacan pour parler de la lettre s'appuie sur la langue japonaise. La lettre japonaise lui a laissé un chatouillement. Dans *Lituraterre*, il dit « l'écriture fait la langue japonaise ». L'équivoque du verbe faire (comme fonction et production), il l'a fait aussi dans sa formule « l'analysant fait l'analyste » (*D'un Autre à l'autre*). Il cite alors l'art de la calligraphie. Rien de plus difficile à exécuter dans le geste d'écrit que le simple trait horizontal — (en japonais, se prononce いち itchi et veut dire un). Rien ne supporte mieux aussi le style de l'homme.

Plus loin, il dit « dans l'écriture japonaise, l'effet d'écriture reste attaché à l'écriture » et « d'où le japonais c'est la traduction perpétuelle du fait de langage ». Parfois l'équivoque de ses formules sur

la langue japonaise pousse au malentendu. Par exemple dans *Avis au lecteur japonais*, il dit « L'inconscient est structuré, dis-je, comme un langage. Ce qui permet à la langue japonaise d'en colmater les formations si parfaitement que j'ai pu assister à la découverte par une japonaise de ce qu'est un mot d'esprit : une japonaise adulte. ». Si l'on ne met pas l'analyste à la place du japonais, cela devient outrancier (cf mon texte *Qu'il faille*) et d'entendre alors la promesse de sa formule « Le japonais est inanalysable ».

De ses nombreuses références au japonais dans *Lituraterre*, *Avis lecteur japonais*, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Ou pire...*, je retiens deux points linguistiques qui « chatouillent » Lacan quitte à lui faire faire des approximations pour ne pas dire des ratures. À savoir, la double lecture on/kun yomi et le suspens du syntagme, intuitions de Lacan respectivement sur la lettre caractère et la lettre du rapport signifiant proposées par René Lew.

—> La double lecture on/kun yomi

Le japonais se compose de 3 syllabaires, les caractères chinois ou sinogrammes Kanji et deux alphabets hiragana et katakana. Contrairement aux deux alphabets, les kanjis en tant que sinogrammes laissent en suspens le signifié. Dans un alphabet, le caractère écrit a un seul son et un seul signifié. Un kanji écrit à plusieurs sons et plusieurs signifiés potentiels. Cette coupure laisse en suspens des possibles et que Lacan qualifie d'ouverture.

Un mot écrit en japonais peut se composer de Kanji, de hiragana ou de katakana.

Par exemple, 掛け物 est composé d'un premier Kanji 掛 puis un hiragana け et enfin, en troisième position, un kanji 物. Il se prononce ka.ké.mono et il désigne une calligraphie dessinée sur papier, encadrée et suspendue au mur. Lacan cite ce mot dans *Lituraterre* pour parler du suspens du signifié et du style dans le geste d'écrire un Kanji. Savait-il que les syllabes ka.ké, par homophonie, veulent aussi dire « peut s'écrire » avec l'autre Kanji 書ける ?

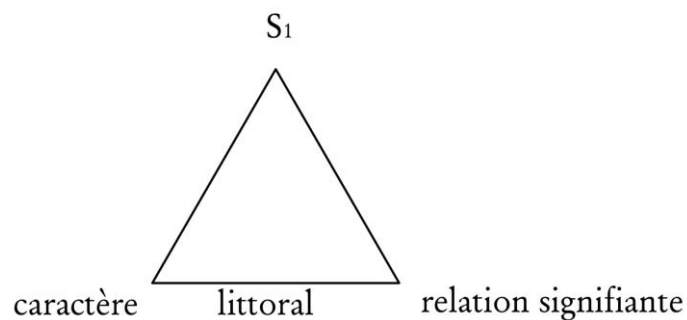
Lacan définit la lecture kun yomi comme « ce que le caractère veut dire » où le kanji est utilisé seul, non intégré dans un mot à plusieurs syllabes. Et la lecture On yomi comme « On yomi est sa prononciation en caractère ». Plus précisément, le kanji est intégré dans un mot à plusieurs syllabes, il a une autre prononciation et il participe au signifié final du mot..

Par exemple, le kanji 外 en lecture kun yomi se dit soto, il peut être employé seul et il veut dire extérieur, dehors. En lecture on yomi, le Kanji peut faire partie du mot 外国人 qui a 3 syllabes et se prononce gai.koku.jin. En on yomi, la syllabe est devenue le son gai et elle participe au signifié final du mot « étranger ».

Il y a une double lecture potentielle du kanji mais en pratique, on l'oublie pour l'utiliser comme un alphabet. Dans *Avis au lecteur japonais*, Lacan insiste sur cette double lecture virtuelle pour figurer le rapport insaisissable du dire au dit. Il affirme que quiconque parle japonais traduit sans le savoir. D'où sa formule équivoque « tout le monde n'a pas le bonheur de parler chinois dans sa propre langue ». Les japonais « traduisent, traduisent, traduisent » ce qui laisserait croire qu'ils sont des menteurs. Puis il balaie tout malentendu quand il dit « Si je ne craignais le malentendu, je dirais que pour qui parle le japonais, c'est performance usuelle de dire la vérité par le mensonge c'est à dire sans être menteur » pour rappeler que la vérité a structure de fiction. Là encore, si l'analyste vient à la place du japonais, ça se tient.

La fiction permise par cette double lecture on/ kun yomi aide à imaginer la lettre caractère. La lettre doit prendre une tournure imaginaire comme dans la vocalisation et dans le geste d'écrit où s'articule un lettrage mis en exergue par l'écrit des Kanjis.

Si le sujet subjectif laisse opérer une double lecture, il s'en fonde du sujet subjectal sinon il prend le caractère à la lettre. C'est son choix et il assoit une détermination politique par la lettre.



—> Le syntagme et la sensibilité aux conditions initiales

La langue japonaise est une langue dite agglutinante et elle rend possible d'élider le sujet (grammatical) dans la construction d'une phrase. Cela donne l'impression d'un syntagme laissé en suspens à son interlocuteur qui n'a d'autre choix que de se référer au contexte. Lacan considère que seule la politesse sauve les japonais pour s'y repérer. Mais bien d'autres éléments grammaticaux comme les prépositions de temps, de lieu, les conjonctions de coordination ...aident à situer le sujet (grammatical). Lacan n'a de cesse de parler de la finesse des formes de politesse dans la langue japonaise.

« J'y reconnais la perfection qu'elle (la politesse) prend de supporter un lien social très raffiné dans son discours » « Nous les Occidentaux, ce fût à partir du snobisme qu'une chance nous restât d'accéder à la chose japonaise sans en être trop indignes - qu'il y avait au Japon matière plus sûre que

chez nous à justifier le dit mode ». Les formes de politesse ne sont que des pré-textes laissés au sujet pour construire donc choisir les modalités, la syntaxe de sa phrase. Les rapports et non rapports qui s'articulent dans cette textualité de la lettre se produisent à mesure qu'ils s'effacent. C'est ainsi que j'entends la déconstruction et la mise en jeu de la pulsion de mort dans un mouvement d'après coup. On passe d'un snobisme binaire au snobelisme, néologisme de Lacan pour nommer la littoralité de la lettre dans ce qu'elle supporte du rapport signifiant. Lacan se sert du syntagme en suspens pour en dire sur un certain déterminisme « imprédictible », néologisme de René Lew, pour nommer le versant imprédictible du chaos.

Dans son article « *Langue servile et société de soumission* » dans le Monde Diplomatique d'août 2020, Mizubayashi Akira, romancier japonais, explique le chaos politique que traverse le Japon par la structuration de la langue japonaise, trop servile à son goût. Il se demande « pourquoi les Japonais continuent-ils à légitimer une politique autoritaire et irrespectueuse de la vie de l'écrasante majorité de la population ? » Une partie de sa réponse est leur croyance en une nation ethnique. L'être ensemble se confond avec la nature, il affirme « au Japon, il n'y a ni peuple, ni citoyen, ni même société ». Plus loin, il dit « Nous, Japonais, ignorons la pensée de la place publique où s'assemble et délibère le peuple ». Son autre argument est d'ordre linguistique. Il met en cause la politesse dont parle Lacan, lui l'appelle « la particule de déférence ». Il en découle une organisation du collectif à la verticale. Cette domination des supérieurs et la soumission des inférieurs seraient un reliquat du Japon féodal du VII^{ème} siècle, celui de l'Empire des shogunats. Reliquat qui lui-même prend source dans la philosophie confucéenne. Ainsi la structure hiérarchique est-elle encadrée dans la langue. Il donne un exemple où la soumission d'un sujet à son supérieur est humiliante lorsqu'il doit désigner son propre père par un mot le renvoyant à une position inférieure. Mais il oublie l'énonciation car je peux très bien dire Mon Seigneur à l'autre tout en laissant entendre sa médiocrité. Car ces formes de politesse rendent possible tout une mise en scène chaotique et les japonais ne se trompent pas sur cette poétique quand ils apprécient chez quelqu'un le 空気を読む « kûki o Yomu », c'est-à-dire sa finesse à « lire l'air », l'énonciation. Mizubayashi Akira qualifie la langue japonaise de « langue servile » et il conclut qu'elle peut protéger de l'infection à la covid 19. Selon lui, peu de japonais sont infectés non pas grâce à leur habitude de porter le masque, de rester éloigné et de ne pas faire la bise mais plutôt de ne pas se risquer à parler. Donc de ne pas risquer d'éclabousser l'autre avec ses gouttelettes. À croire que le silence ne parle pas.